

Céleste Albaret, la gouvernante de Proust

Une visite rue des Canettes, chez Céleste Albaret, « Cévenole haute et distinguée » dont le mari avait été le chauffeur de Marcel Proust. Une jolie évocation d'une « femme de charge et femme de confiance », un peu neurasthénique, qui ne faisait pas la cuisine mais préparait les tenues de dandy de l'écrivain lorsqu'il décidait, le soir, « d'aller dans le monde ».

Une excellente femme, Mme Céleste Albaret, hôtelière à Paris, recevra demain à Cabourg, en souvenir de Marcel Proust, la médaille de la qualité français. Le jury qui attribue périodiquement cette récompense avait décidé, cette fois, d'honorer « l'homme ou la femme qui a le mieux servi la mémoire de Marcel Proust ». Avec Mme Albaret il a choisi celle qui pendant près de dix ans fut à la fois la femme de charge et la femme de confiance, la gardienne aussi bien que la gouvernante, la secrétaire à l'occasion et, au besoin, l'infirmière de l'écrivain.

Tout est vieux dans cette délicieuse petite rue des Canettes, et l'escalier qui mène au bureau de l'hôtel garde sur ses degrés incurvés, l'empreinte des générations. Je pousse la porte vitrée. Une main se tend. C'est la main qui disposait chaque matin, sur le plateau du petit déjeuner, le café, le lait, la tasse et les croissants de Marcel Proust. Des yeux sourient derrière les lunettes. Ces yeux-là ont vu Proust sur son lit de mort.

PARIS

JUILLET 1953

JEAN COUVREUR

Pour Mme Albaret et pour son mari, qui est venu s'asseoir, tout en roulant une cigarette, auprès de nous, il est évident que les « années chez Proust » ont été la grande aventure de leur vie. Je voudrais les silhouetter en quelques traits : elle, haute et fine, un air de distinction jeté comme une voilette sur ses traits de Cévenole façonnée par quarante ans de Paris ; lui, trapu et bonhomme, avec ce savoureux accent de la Lozère où à chaque instant on entend rouler les cailloux des Causses et du Gévaudan.

Comment l'histoire débuta ? De la façon la plus simple. Lui, Odilon Albaret, faisait, aux environs de 1906, le taxi à Cabourg. Le patron de son entreprise n'était autre que Jacques Bizet, fils du compositeur de Carmen et ami de Proust.

Ce dernier, qui fréquente et fréquentera régulièrement Cabourg pendant plusieurs années, a besoin, pour se rendre à Deauville, d'une voiture sans chevaux. Il demande à Jacques Bizet de lui désigner un bon conducteur. C'est ainsi qu'Odilon fait son entrée dans la vie de Proust. Le client est si satisfait de son chauffeur que lorsque celui-ci se marie et vient se fixer à Paris il ne peut se résoudre à prendre d'autre voiture que le taxi d'Albaret. En outre il offre de prendre sa jeune femme Céleste, à son service.

« Je suis entrée chez Marcel Proust en 1913, confirme Mme Albaret. Il habitait alors 102, boulevard Haussmann. »

Le calendrier proustien nous apprend que 1913 est l'année où Grasset publie (à compte d'auteur) *Du côté de chez Swann*, salué par Lucien Daudet dans *le Figaro* du 23 novembre, et par Paul Souday dans *le Temps* du 10 décembre.

Un filet de sole et un doigt de champagne

Pour distraire la jeune Céleste, qui aurait des tendances à la neurasthénie, Proust la charge de porter tous ses ouvrages dédiés à ses amis. Comme on ne fait jamais de cuisine à la maison, elle est également chargée de passer par téléphone les commandes de repas dans les grands restaurants, que des chasseurs se hâtent de porter boulevard Haussmann. Proust, éternel malade, mange peu et ne boit guère : un peu de blanc de poulet, un filet de sole, parfois un doigt de champagne ou de bordeaux. Le seul repas auquel il fasse vraiment honneur, c'est le café au lait du matin.

« Vers la fin de la guerre, en 1917 je crois, lorsque les croissants furent supprimés, il prit goût aux sablés qui les remplaçaient. »

Proust, on le sait, passait presque toute sa vie au lit, dans sa chambre hermétiquement close, ne voyant d'autre lumière que celle de l'électricité. Les murs, le plafond et le parquet étaient garnis d'une double épaisseur de liège, pour qu'il n'entendît aucun bruit et que les voisins ne pussent pas l'entendre. Fenêtres et volets étaient toujours verrouillés et tirés, sans compter les rideaux. Aussi...

« Lorsqu'on ouvrait sa porte c'était le silence absolu. On n'entendait même pas les tramways qui passaient sous les fenêtres. »

Mme Albaret n'a pas oublié les consignes. Lorsqu'il travaillait, défense absolue d'entrer chez lui. « Même s'il y avait le feu ! » Il sonnait : deux coups, c'était pour la tisane ; trois coups, pour le plateau, etc. Dans ces moments-là, comme au moment des crises d'asthme, il ne communiquait avec Céleste que par signes ou par de petits bouts de papier. Les visiteurs étaient écartés, sauf quelques amis, parmi lesquels bien entendu le cher Reynaldo Hahn, ce « roc de bonté ».

Il arrivait qu'un caprice le prit subitement. L'envie d'aller voir les pommiers de Chevreuse, d'aller cueillir l'automne à Versailles, sous les frondaisons du grand parc.

Alors il enfilait en hâte ses pantalons rayés, jetait une pelisse sur sa chemise de nuit, enroulait un foulard autour de son cou, prenait son chapeau melon ou de paille, et demandait à Odilon de l'emmener. Mais parfois c'était pour crier grâce au bout de 500 mètres. « Oui ! mon ami, retournons. Je n'en peux plus ! »

Le soir où il lui arrivait plus fréquemment de sortir, pour aller dans le monde, au restaurant, au théâtre, il demandait : « Céleste, est-ce que tout est prêt ? » Tout, c'était d'abord ses foulards, ses impeccables gants en chamois, gris souris, gris clair, gris rose, ses beaux gants blancs.

Céleste l'a vu quotidiennement pendant près de dix ans. Elle ne l'a jamais vu se fâcher.

« Simplement s'il ne voulait pas ou s'il n'avait pas le temps de m'écouter il me disait : "Voulez-vous me laisser un peu" seul ? » Si j'insistais, je voyais alors sa tête se dresser, pâle et brune, sur l'oreiller. "Je vous prie de me laisser seul." Et c'était tout. »

Un grand seigneur. Jamais on ne le vit se baisser pour ramasser quelque chose, des gants ou une pile de mouchoirs tombés à terre. Il était resté cet enfant tyrannique, ce despote bien-aimé qu'il nous dépeint si bien dans Jean Santeuil, ayant fini par plier à sa tendre volonté tous ses voisins, qui ne battaient plus leurs tapis qu'aux heures où ils savaient ne pas le déranger.

« Une ouate qui sortait par lambeaux de dessous son col »

Cet homme qui revit ainsi, trente et un ans après sa mort, dans ce bureau d'hôtel saint-sulpicien, c'est bien celui que nous ont montré, sous un éclairage plus savant, Colette et Léon-Paul Fargue, Fernand Gregh et Ramon Fernandez, cet « ermite qui n'est pas sorti depuis longtemps de son chêne, avec quelque chose d'angoissant sur le visage et comme l'expression d'un chagrin qui commence à s'adoucir », avec sa « miraculeuse voix, prudente, distraite, abstraite, ponctuée, ouatée, et ses admirables yeux », apparaissant parfois vers minuit chez Weber comme un spectre, « en pardessus au plus chaud de l'été, le collet renforcé d'une ouate qui sortait par lambeaux de dessous son col ».

Et sa mort, survenue le 18 novembre 1922, c'est bien celle qu'il avait prévue, qui le hantait déjà dans cette scène inoubliable où Swann annonce sa fin prochaine à la duchesse de Guermantes.

Il faisait froid... Mais Proust, fiévreux, avait interdit qu'on allumât du feu dans sa chambre. Il avait pris une bronchite, quelques semaines plus tôt, en se rendant chez le comte Etienne de Beaumont. Et dans l'état où il se trouvait il ne craignait pas de se faire servir de la bière glacée.

« Il avait travaillé toute la nuit, se rappelle Mme Albaret, à corriger des épreuves. Le matin, le trouvant très fatigué, j'avais cru bon de téléphoner au médecin, bien qu'il m'eût expressément recommandé de n'avertir personne. Lorsque le docteur arriva Marcel Proust le considéra d'un œil noir, puis, me prenant le bras, il me pinça doucement, pour bien marquer son mécontentement. »

Par la fenêtre ouverte on voit les murs blancs d'une cour. Des locataires entrent, qui décrochent leur clé, puis disparaissent. Le temps nous échappe, là comme ailleurs, aujourd'hui comme hier, avec une émouvante rapidité. Un nuage, l'espace de quelques secondes, efface le soleil. ■■■■■

9 juillet 1953